6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : A LILLE . . N° 1.02 — A ROUBAIX N° 3.28 — A LENS . . N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Lundi 20 Juin 1910

LE « PLUVIOSE » A ENFIN LIVRÉ SES VICTIMES

Détails complets sur la Catastrophe de chemin de fer

COMPTES DU LUNDI

L'humanité est bien meilleure qu'on ne le croit en général. « L'homme est un méchant animal » a dit l'illustre je ne sais plus qui. Ce n'est pas vrai, surtout quand l'homme est une femme.

En me livrant à la besogne ardue du triage des réponses du concours pour le « Borgne Noir de Fives » j'en ai eu maintes fois la preuve. Cela m'a apporté quelque douceur dans ma peine d'avoir à consacrer à la mathématique du pointage des réponses les menus loisirs que laisse le reportage. — Je profite même lâchement de cette circonstance pour demander un peu de patience aux bonnes lectrices et aux dévoués lecteurs qui ont concouru. Ça va bientôt être fini ! — J'avoue d'ailleurs m'être attardé à contempler combien de nombreuses réponses trahissaient dans le public une âme tendre et prête à tous les sacrifices !

Il y avait dans notre concours du « Borgne Noir de Fives » une petite question qui n'avait l'air de rien mais qui était un odieux piège tendu à la bonté humaine, un traquenard à la sublimité d'âme.

« Tout finira-t-il par s'arranger ? »

Comme il n'y a guère que dans les romans et les comédies que tout s'arrange, finalement, il n'était pas difficile de répondre : oui. On a voulu répondre aussi comment. C'est là que se sont donné libre cours les plus généreuses imaginations et les tempéraments les plus héroïques.

Au fond, — tout arrive, — vous n'avez peut-être pas lu le « Borgne Noir de Fives ». Je ne vous en veux pas. Mon collaborateur distingué, M. X..., ancien inspecteur de la Sûreté non plus rassurez-vous. On a dit que son nom était sur toutes les bouches et comme il s'en trouve quelques-unes de jolies, cette position suffit à ce vieux philosophe.

Mais pour que vous puissiez apprécier avec moi combien l'homme a vraiment un grand cœur il faut que vous sachiez qu'il y a dans ce roman un bandit qui joue les pires tours à un brave garçon, qui lui prend sa femme, le vole, l'assomme, le fait emprisonner, veut le tuer pour finir, et qu'il y a aussi une vipère de femme qui est sa mère, un vieux philanthrope qui est son père sans le savoir, ayant recueilli la femme du brave garçon, ignorant que c'est elle; le brave garçon poursuit le bandit, sans connaître qui il est..., enfin vous voyez ça très clairement d'ici.

Jusqu'à ces temps derniers j'aurais cru que tout le monde aurait été unanime à dire : Tout finira par s'arranger, certes, mais parce qu'on brûlera à petit feu le bandit, qu'on coupera tous les membres à sa vipère de mère, et qu'on fera chauffer exprès une place au Paradis pour le vieux philanthrope, le brave garçon et sa gentille pauvre petite chère mignonne de femme.

Je me figurai çà. C'est tout simplement parce que j'ai le cœur atrophié et que je n'ai pas volé les épithètes malsaines que me prodigue la « Croix » !

Il s'est trouvé maints lecteurs et surtout maintes lectrices pour répondre : « Oui tout finira par s'arranger. Le vieux philanthrope épousera la vipère de femme et ils iront vivre loin, très loin. Le bandit pourra disparaître grâce à la reconnaissance du brave garçon qui sera tellement content d'avoir retrouvé sa petite femme qu'il oubliera de punir le bandit ».

C'était déjà bien comme bon cœur. Mais il y a mieux encore :

« Oui, tout s'arrangera. Le brave garçon se réconciliera avec le bandit et il pardonnera encore à la vipère de femme. Tous ensemble, avec le vieux philanthrope et la petite femme, le brave garçon les emmènera dans un pays où ils vivront des jours paisibles et fabriqués avec du bonheur.

On a beau rigoler, ça fait quelque chose tout de même de penser qu'il y a de pareilles générosités sur la terre. Voyez-vous d'ici la veuve infortunée de Thain, le garçon de recettes, allant chercher à la prison Favier, lui disant : oublions le passé, et allons tous en famille vivre à la campagne, bien gentiment. Cela m'a rendu rêveur. Il y a sans doute encore des gens qui savent pardonner, pour qui la morale de la vengeance n'existe pas. C'est très simplement bien.

J'avoue que j'aurais eu du mal à le croire.

Ce ne sont sûrement pas des gens riches. Ils habitent des bourgs ouvriers. Ils ont dû avoir beaucoup à souffrir de la vie et ils pourraient penser : œil pour œil, dent pour dent. Et ils ont encore ce rêve de croire que tout pourrait s'arranger dans les embrassades et le geste désuet du pardon !

Hélas ! Hélas ! Ce n'est pas la bonne solution de la question. Même pour un roman.

WILL.

CHOSES ET AUTRES

Flagrants délits

Quand on lit la circulaire du parquet de la Seine relative aux constats d'adultère, on est bien excusable si l'on pense tout d'abord que ces constats sont d'année en année plus nombreux. On a l'impression que M. le commissaire est toujours sorti sur les pas de quelque époux impatient de faire la preuve de son malheur et que les autres justiciables finissent par n'y plus trouver leur compte. Je ne parle pas du surmenage de M. le commissaire lui-même ; à dix constats par jour seulement, il aurait parfaitement le droit d'être sur le flanc au bout de l'année.

Ainsi la circulaire en question risque de porter le dernier coup à notre renom. Toute notre littérature a pour thème l'adultère. Tout notre théâtre célèbre les joies de l'amour coupable. C'est au point qu'un directeur recevant un de ces jours un manuscrit, en parcourut quelques feuillets et s'écria :

— Encore un adultère ! Est-ce que vous ne trouvez pas, mon cher auteur, qu'on abuse un peu de ce sujet-là ?

— Je suis tout à fait de votre avis, mon cher directeur. Aussi bien, lisez jusqu'au bout. Vous verrez qu'il n'y a pas qu'un adultère dans ma pièce ; j'en ai mis deux !

Mais peut-être le parquet parisien a-t-il surtout pensé à ces constats truqués où c'est une figurante qui consent à remplir, moyennant finances, l'emploi de complice. Le truc est bien connu. Il y a des femmes — je ne vous signale pas la carrière comme très recommandable — dont c'est le métier de « faire les flagrants délits ». Et qui sait si la circulaire du parquet n'a pas été inspirée par le mot de ce commissaire de police qui reconnaissait dans la complice, un jour de constat, une personne à laquelle il avait fait lui-même deux dodjis de cour une semaine auparavant :

— Vous m'êtes témoin, madame, lui dit-il en verbalisant, qu'avec moi, au moins, il n'est pas nécessaire de déranger le commissaire de police du quartier.

Il souriait. Je dois ajouter, d'ailleurs, qu'il est célibataire.

GRIFF.

Dignité

Un règlement de la chambre des notaires de Paris interdit à ses membres de monter en omnibus — ce véhicule démocratique étant indigne d'eux

Bon pour les notaires de l'ancien répertoire. Vous vous rappelez bien ces graves personnages à favoris, le nez barbouillé de tabac, le corps cerclé du triple tour d'une large cravate, invariablement vêtus d'un pantalon d'un gilet de casimir et d'un habit bleu barbeau, gras et pansus, des breloques ballottant sur leur ventre — qui, dans les comédies d'Octave Feuillet, d'Emile Augier, de Dumas fils, sont les conseillers d'honneur et la providence des familles !...

Mais ils apparaissent aujourd'hui moins augustes, moins austères, on peut le dire sans offense.

Et si ceux de Paris se refusent toujours à prendre l'omnibus, on voit de temps en temps, dans les journaux, que certains de leurs collègues n'hésitent pas quelquefois à prendre le train pour filer on ne sait où.

CHRONIQUE

L'AUDACE

— Vous ne sauriez croire, messieurs, comme la nature m'a fait *timide !*

Et Jacques Bart, le célèbre avocat d'affaires, versa religieusement dans le verre long à facette baroques son schiedam favori.

— ...On a si souvent accolé à mon nom, au cours de ma *carrière, l'épithète* d'audacieux que je me complais parfois à retourner en arrière, vers ma jeunesse. Paul Malet, l'explorateur, qui doit lunchier à cette heure avec quelque roi nègre, pourrait vous certifier mes dires. Ma timidité, qui désolait ma famille, était légendaire au Quartier.

Sujet ordinaire, doué d'aptitudes moyennes, mais très capable d'efforts suivis, je n'arrivais qu'à des résultats médiocres, annihilé, tué que j'étais par cette odieuse timidité.

A chaque examen, ma mère tombait malade d'énervement et de fatigue, car elle usait de ruses toutes féminines pour savoir le nom de mes examinateurs et n'avait de repos qu'elle les eut tous assiégés et mis au fait de mon incurable timidité, une maladie, pensait la pauvre femme, tant elle était poussée à l'excès.

Le résultat de tant de peines était souvent fâcheux. Je devenais d'autant plus stupide que de devinais derrière les encouragements que quelques-uns me prodiguaient une vague pitié qui m'agaçait les nerfs et chatouillait désagréablement mon orgueil. Car j'étais orgueilleux. Ma timidité appartenait à ce genre — comme beaucoup de timidité d'ailleurs.

Timide à l'école avec mes camarades, vous devinez quelle devait être ma gaucherie dans un salon. Dans la famille, on m'excusait tactement de ne pas figurer aux jours des mères, tantes, belles-sœurs, etc., tant je faisais mauvaise figure en société.

Vers l'âge de vingt-trois ans, les miens s'inquiétèrent. Je devenais hypocondriaque, avec un besoin étrange de solitude incompatible avec ma jeunesse. Ma timidité me causait de cruels déboires. Les femmes — et je parle ici des muses accessibles qui faisaient l'ornement de nos promenades sur la terrasse du Luxembourg — ne détestent pas, au début, une certaine retenue. Mais prolongée, la timidité devient pour elle synonyme de stupidité. Aucune ne me choisissait comme cavalier attitré, et j'en était très mortifié.

La blanche Velléda, de Maindrad, entendit souvent mes tirades passionnées contre ce sexe léger, qui ne juge que les apparences, ne prise que les qualités brutales, etc. J'étais certain, avec cette vénérable jeunesse, d'un bon accueil. Aucun éclat de rire intempestif ne coupait mes périodes. Mais en la quittant j'étais aussi timide qu'auparavant.

C'est alors que je tombai éperdument amoureux d'une jeune fille. Grande, souple comme une belle liane et coiffée d'une chevelure brune à reflets d'or, la première chose qui me frappa fut son rire, un rire d'enfant, de bébé plutôt. Un rire en cascades, avec des petits gloussements drôles. Je cherchai du regard la personne qui riait ainsi et j'aperçus un groupe d'un cercle respectable de vieilles dames, de jeunes, de fillettes et d'enfants au maillot.

Nos regards se croisèrent, par hasard, et, naturellement, je devins rouge comme un homard... cuit ! Cette rougeur d'un visage déjà suffisamment barbu parut augmenter l'hilarité de la jeune personne. Je repassai plusieurs fois devant elle en rougissant de plus en plus. J'admirais, chaque fois, sa peau transparente ses yeux gris spirituels, la finesse d'un nez aquilin, des mains et des pieds de duchesse. J'étais médusé.

Le lendemain, elle était à la même place, faisait partie d'une de ces familles traditionnalistes qui font de la terrasse du Luxembourg un coin très province, une sorte de [illegible] pendant la belle saison.

Pour contempler mon idole, je me dissimulais derrière les statues, et Dieu sait s'il y a abondance des deux en cet endroit.

Un jour, je la suivis. Elle demeurait non loin de là, rue du Jardinet, dans un vieil hôtel aujourd'hui démoli. Toujours accompagnée, ma dulcinée était inabordable. Au jardin, sa mère et sa sœur, une fillette, l'escortaient. D'autres fois, une vieille domestique l'accompagnait aux cours ou dans les magasins.

J'étais follement amoureux, à en perdre le boire et le manger, comme disent les bonnes gens. Ma mère s'inquiétait, mais je restais muet, comme toujours, sur les causes de mon dépérissement.

Un après-midi de juin — alors que je passais devant ma beauté, — qui m'avait remarqué, j'en suis sûr, — j'entendis la mère fixer une date très rapprochée pour le départ à la mer.

Ainsi, Elle allait partir. Je serais privé de sa chère présence ! Je dus m'asseoir, les jambes brisées.

— C'est impossible ! me dis-je, impossible !

Un grand calme m'envahit à cette affirmation intérieure. Je me sentais une force nouvelle. En effet, mon parti était pris. Pour la première fois je sentais que je ne me troublerais pas, tout à l'heure, lors de la démarche décisive.

Je ne vous ai pas dit que j'avais soudoyé la concierge, que je n'ignorais plus rien des noms et qualités de la famille de ma belle. Le papa était marchand de soieries en gros. Un oncle, parrain de Marguerite, était marchand de vins très notable à Bercy.

Je laissai partir mon adorée avec sa mère et sa sœur, et délibérément, j'emboîtai le pas derrière elles. Marguerite se retourna légèrement et me fixa d'un regard interrogateur, une seconde fois. Cette fois, ce ne fut pas moi qui rougis.

Le boulevard Saint-Michel, le boulevard Saint-Germain furent parcourus ainsi. Marguerite se retourna encore une fois à l'entrée de la petite rue du Jardinet. Mon allure l'inquiétait.

Mais quelle ne fut pas sa surprise de me voir entrer à sa suite, sous le porche du vieil hôtel. Derrière elle, je grimpai deux étages. Je les laissai pénétrer dans l'appartement, puis sonnai à mon tour. Ce fut la vieille domestique qui me reçut.

— *M. Dormeil est-il visible ?*

— Il est au salon avec ces dames.

— Faites-lui passer ma carte.

La vieille femme, un peu ahurie, me laissa quelques instants seul. Elle m'introduisit peu après dans un grand salon, tout en boiseries blanches, où les meubles avaient fort grand air. Il y avait, outre Marguerite, sa mère et sa sœur, le papa M. Dormeuil, un petit homme sec, à l'œil fin, et l'oncle, le marchand de vins, une sorte d'hercule bon enfant, qui se prélassait dans un fauteuil.

— Monsieur dis-je au père et cela sans trembler, sans rougir, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille. J'en suis éperdument épris. Sans elle, la vie me serait impossible. Ma famille est honorable et a quelque bien. Je me destine moi-même à la carrière du barreau, mais que cela n'influence en rien votre décision. Je suis prêt pour obtenir la main de mademoiselle, à solliciter une place de commis dans vos magasins ou d'employé dans vos bureaux de comptable, même, au cas, ainsi qu'il arrive quelquefois, où vous auriez décidé que votre gendre *serait votre successeur.*

Le papa m'avait écouté sans broncher. Mais aux premiers mots, Marguerite s'était éclipsée. Ce fut l'oncle, le bon hercule, qui me répondit :

— Mon garçon, fit-il d'une voix rude, l'affaire dépend de ma nièce. Si cette petite veut se marier et si vous ne lui déplaisez pas, nous danserons peut-être à vos noces. Mais je vous promets mon aide. Et, pour commencer, je vous fais une situation chez moi, où les litiges, les affaires de contentieux peuvent occuper un garçon intelligent, connaissant son métier. Avocat d'affaires, c'est moins glorieux mais plus lucratif que l'avocat de causes mondaines.

Le papa Dormeuil interrompit :

— Je me réserve cependant le droit, mon frère, de me renseigner auprès de la famille de monsieur.

— Eh ! pardieu oui ! C'est entendu. Mais vous ne voyez que le petit côté des choses. Moi, je les vois de haut. C'est Marguerite qui répondra.

Huit jours après j'étais agréé. Et j'ai été heureux en ménage, parce que la belle audace qui m'avait immédiatement gagné le cœur de ma compagne ne m'a plus jamais abandonné. Ce qui prouve messieurs et chers amis, que si infatués que nous soyons de nous-mêmes, nous ignorons parfois tout de notre personnalité et que nous sommes le jouet des passions et des circonstances.

Henry GRENET.

ECHOS

LA BOXE ET LA FORTUNE

Le match de boxe qui doit avoir lieu le 4 juillet, à San-Francisco, entre les deux célèbres pugilistes noirs Jeffries et le nègre Jack Johnson, fait, dès maintenant, une sensation extraordinaire, non seulement en raison de la qualité des deux adversaires, que de l'importance sensationnelle des sommes en jeu.

Si, par exemple, Jeffries sort vainqueur du match, il aura droit au grand prix de 350.000 fr. et une prime de 1.530.000 fr. payée par des compagnies de cinématographes ; à 750.000 fr. pour une tournée qu'il doit faire à l'issue du match, sans parler de 300.000 fr. qui lui sont dus pour la tournée qu'il fait actuellement, soit un total de près de trois millions de francs.

De son côté, même en cas de défaite, le nègre touchera au minimum 1.750.000 fr., soit une prime de 125.000 fr. pour le match même et une prime de cinématographe de 1.530.000 fr., s'ajoutant aux 100.000 francs de sa tournée actuelle. Il est même assez curieux que le nègre touchera davantage s'il est battu que s'il est vainqueur. Dans ce cas, en effet, il aura droit à la prime de 350.000 fr., accordée au vainqueur du match ; mais sa prime de cinématographe sera réduite de moitié parce que les compagnies cinématographiques n'espèrent pas faire d'aussi bonnes recettes si la victoire revient au nègre.

Dans la *même hypothèse*, Johnson ne toucherait également que 750.000 fr. de prime cinématographique, et son gain total serait réduit à 1.650.000 fr., ce qui est encore honnête.

On peut se demander si, dans ces conditions, la sincérité du combat ne sera pas influencée par l'intérêt pécuniaire qu'aura le nègre à se laisser battre, puisque la victoire sera pour lui moins fructueuse qu'une défaite. Oui ! mais il y aura la gloire !

UNE CHEMISE EXTRAORDINAIRE

Il y a quelques jours, un journal américain annonçait que Thomas Alva Edison avait inventé un nouveau type de chemise que l'on pourrait porter pendant une année entière sans recourir aux services de la blanchisseuse.

Cette extraordinaire chemise était munie d'un plastron de 365 feuilles, extrêmement fines, formées d'une matière fibreuse dont la fabrication est le secret d'Edison.

Le journal ne disait pas s'il existait déjà des chemises spéciales pour les années bissextiles.

Il suffisait donc d'enlever chaque jour une de ces feuilles fibreuses pour avoir un plastron d'une fraîcheur immaculée.

Nombre de journaux reproduisirent cette histoire et, avec la naïveté crédulaire, le peuple américain ajouta foi au racontar.

Et les lettres commencèrent à pleuvoir chez Edison.

Beaucoup contenaient des chèques ou des billets de banque envoyés par des gens pressés d'avoir la nouvelle chemise. Il vint des missives de tous les journaux américains, de la Chine, de l'Australie, de l'Afrique du Sud. Las de cette persécution continuelle, Edison vient d'annoncer officiellement que le public s'est laissé berner.

MYSTAGOGIE

Il y a des gens qui reconnaissent le caractère de leurs contemporains à leurs ongles.

Recouverts de peau, les ongles désignent, paraît-il, un être calme, aimant ses aises, préférant de modiques revenus sans travail au gain d'une fortune qui nécessiterait beaucoup d'activité, d'énergie.

Bien formés, ils seraient l'indice d'une nature fine, artiste.

Pâles, ils dénotent la mélancolie, des aptitudes aux sciences, aux études philosophiques ; larges, la douceur, la timidité ; ronds et courts, un tempérament colérieux ; longs, une grande confiance en soi-même, mais une certaine défiance envers les autres..

Quant aux ongles sales, point n'est besoin d'un mystagogue pour deviner leur signification.

LA ROBE ET LA TOGE DE M. LOUBET

Tout le monde connaît le nougat de Montélimar. Mais le nougat a une concurrence sérieuse.

Si, traversant la cité « montilienne », en effet, vous allez visiter son palais de justice, rien ne vous frappera dans son architecture, mais vous y verrez la robe et la toque de M. Loubet, dépouilles glorieuses pieusement conservées au vestiaire des avocats par les soins du concierge de l'immeuble.

Après vous avoir montré les diverses salles du palais de Thémis de là-bas, le bon cicerone déclare, avec le suave accent du terroir et une pointe de légitime orgueil :

— Voici nos belles reliques, la robe et la toque de notre illustre président Loubet.

Et, gravement, le brave homme ajoute :

— Il y a de la poussière dessus, mais on la laisse... C'est mieux comme ça !

LA CATASTROPHE DE VILLEPREUX

Il y a dix-huit morts. — Scènes d'affolement et d'horreur. — L'enquête judiciaire établit la responsabilité du mécanicien de l'express-tamponneur

Voici de nouveaux renseignements sur la catastrophe qui s'est produite, comme on le sait, à la gare de Villepreux-les-Claeyes et qui est plus terrible encore qu'on ne le supposait samedi.

Récit de la catastrophe

Un employé de la gare nous a fait l'émouvant récit suivant de l'effroyable collision :

— Un peu avant six heures, le train omnibus n° 457, qui va de Paris à Dreux, s'arrêta dans notre gare. Au cours de route, la locomotive avait eu une avarie.

» Le mécanicien et le chauffeur, aidés de plusieurs facteurs et hommes d'équipe, s'employèrent, sans retard, à faire les réparations nécessaires, tandis que le chef de gare manœuvrait pour arrêter l'express n° 477, faisant le service de Paris à Granville, que l'on savait être parti de Paris-Invalides à 5 h. 1.

» Les voyageurs du train omnibus étaient descendus de leurs compartiments et s'étaient répandus sur les voies. On leur avait bien recommandé de ne point quitter les quais, mais ils ne nous avaient pas écoutés. Nous ne craignions rien pour eux, somme toute, puisque le train de Dreux était normalement couvert, la voie étant fermée.

» Mais brusquement, nous perçumes un sourd grondement.

» L'express arrivait à la formidable vitesse de 90 kilomètres à l'heure

En apercevant l'express, le chef de gare se précipita au-devant de lui, un drapeau rouge à la main.

Le mécanicien Ledug, d'Argentan, n'avait pas vu les signaux. Il ne comprit rien aux gestes du chef de gare.

Et la machine furieuse, continua sa course à la mort.

Les voyageurs, pour la plupart, n'avaient pas eu le temps de se garer.

Il y eut des cris, une galopade effrénée, des appels.

Puis, des corps furent renversés dans un pêle-mêle atroce.

Et l'express entra littéralement dans le train omnibus, presque vide, dont les cinq derniers wagons furent brisés, broyés, effondrés. La machine, le tender et les premiers wagons de l'express escaladèrent les débris puis s'enfoncèrent dessus.

Des flammes alors s'élevèrent. L'incendie tordit les ferrures, brûla les planches et les coussins, calcina les corps des victimes.

Avec des gestes fous, le chef de gare fit retentir les sonneries d'alarme. Les gares intermédiaires, puis Versailles, et enfin Paris furent prévenus.

Les secours affluèrent et l'on commença à dégager morts et blessés ».

Nuit tragique

Pendant toute la nuit, ce fut une course folle entre Versailles et Villepreux. Sur la route, sillonnée par les voitures d'ambulance et les automobiles, les interpellations se croisaient ; à la lueur des phares, des personnes, parties soit de Paris, soit de Versailles dès la nouvelle de l'accident croyaient reconnaître, au passage, des parents ou des amis blessés : un magistrat du parquet de Versailles suppliait qu'on lui donnât des nouvelles de sa jeune femme, qui se trouvait, en compagnie d'une domestique, dans le train de Granville. Il ne reçut que cette faible consolation : la voyageuse pouvait se trouver dans le train de secours dirigé sur Dreux.

La même réponse était faite à toutes les personnes qui venaient aux renseignements, soit à Versailles-Chantiers, soit à Villepreux Il est difficile de dépeindre le désespoir de ces gens inquiets qui en allant au hasard dans la nuit pour revenir un instant plus tard solliciter de nouveaux renseignements qu'on ne pouvait leur donner, ou ajouter un indice aux renseignements qu'ils venaient de fournir sur les voyageurs recherchés.

Des scènes navrantes se sont produites dans la salle où les cadavres avaient été provisoirement déposés ou devant les débris fumants des wagons incendiés.

Vers une heure du matin, les pompiers de Versailles sont parvenus à noyer les décombres, et le dégagement a pu se poursuivre plus activement. Les élèves de l'Ecole de Saint-Cyr et les soldats ont travaillé sans relâche.

Interview d'un blessé

M. Brigny, demeurant rue Grange-aux-Belles, à Paris, a fait à un de nos confrères les déclarations suivantes :

« Je me trouvais dans le train 477, lorsqu'après avoir attendu 20 minutes à Versailles nous repartîmes vers Saint-Cyr. Après avoir passé la gare de Saint-Cyr, à quelque distance de la gare de Villepreux, je sentis que l'on bloquait les freins, et aussitôt j'éprouvai une violente secousse qui me renversa. Je sautais hors de la voiture et mes deux compagnons en firent autant. Nous vîmes notre locomotive renversée et ayant pénétré dans l'arrière du 467. En même temps nous entendons des cris ; nous comprenons qu'une catastrophe s'est produite. Sous les wagons, sur les quais de la gare, ce n'était que blessés.

Le 467 avait été réduit en miettes. Chose bizarre, par suite de la panne du 467, resté en gare de Villepreux, de nombreux voyageurs étaient descendus des voitures et se tenaient sur les quais. Il s'était produit une rupture du piston de la locomotive.

Lorsque l'accident s'est produit, les voitures du 467 ont été projetées sur les quais, tuant ou blessant les voyageurs qui s'y trouvaient.

Dans le 477, la réserve de pétrole du wagon-restaurant a fait explosion et a mis le feu à ce wagon ainsi qu'à six autres voitures qui le suivaient.

Trois Brésiliens qui étaient dans le restaurant ont été brûlés aux mains, mais ont réussi à se sauver.

Je crois avoir vu un employé agitant un petit drapeau rouge alors que je sautais de voiture.

Tout manquait à Villepreux, médecins, ambulanciers. Il a fallu aller chercher des médecins à Versailles.

Une ambulance de sept places est enfin arrivée pour 31 blessés et 15 morts ».

18 morts

Voici quelle était, à 11 heures du matin, la liste des morts enregistrée à la gare de Versailles-Chantiers et transmise au ministère des travaux publics :

Mlle Dubreuil, de Montluçon, domestique chez M. et Mme Cœuret ;

M. Worms, de Romilly, et son petit garçon, 27, rue d'Astorg. L'enfant a succombé avant son père.

M. Gaugois, coiffeur, 162, boulevard Haussmann ;

Une jeune femme qu'on croit être la fille de M. Gangois ;

Une femme d'une cinquantaine d'années, non identifiée ;

Mme Desvaux, belle-mère de notre confrère M. Longuet, qui accompagnait son petit-fils, grièvement blessé.

Huit troncs carbonisés pour lesquels toute identification paraît bien difficile.

Deux des blessés transportés dans la *nuit à l'hôpital civil de Versailles* ont succombé dans la matinée aux suites de leurs graves blessures.

Ce sont : M. Leblond, demeurant à La Queue-les-Yvelines, et M. Lebeures, 41, rue *Mademoiselle, à Paris.*

Les blessés

Le nombre des blessés est d'une trentaine environ.

Voici les noms de ceux d'entre eux qui ont été transportés à l'hôpital de Versailles :

M. Kermarec, officier d'administration de première classe, et sa femme, demeurant à Paris, rue Cler, 34, tous deux assez grièvement blessés à la tête.

Mlle Andrieux, dix-sept ans, demeurant à Gambais (Seine-et-Oise), fracture du bras.

M. Riguet, vingt-cinq ans, demeurant à Paris, rue Lapérouse, 1, contusions multiples.

M. Théodore Ladguerre, commis d'enregistrement à Houdan, contusions sur tout le corps et douleurs internes.

Le petit Karl Longuet, cinq ans, fils de M. Jean Longuet, demeurant à Paris, rue Boulard, 29, fracture des deux jambes.

Parmi les blessés qui ont pu regagner Paris après avoir reçu les premiers soins, on cite :

M. et Mme Poirier, 10, rue Grange-aux-Belles. M. Poirier, plus sérieusement atteint, a été pansé à l'hôpital Laënnec.

M. Felloneau, cuisinier dans le wagon-restaurant, rue des Pyrénées, 173.

M. Grisey, employé au restaurant, 13, rue Nicolet.

Mlle Berthe Maury, artiste, 1, rue de la Fontaine-au-Roi.

M. Félix Allard, violoncelliste à l'Opéra, 66, rue La Condamine.

M. de Flers, chef d'orchestre, 45, rue Malesherbes.

M. Blum, 11, rue Gustave-Flaubert.

M. Neveu, chef de train, conducteur du train 467, 10, rue Saint-Charles.

Mme Cœuret, femme d'un lieutenant d'artillerie en garnison à Versailles, et sa fille âgée de quatorze mois.

Mme Yung, femme d'un employé de la